

Pierre-Louis Douh ret nous a transmis cette nouvelle, qu’il a  rite dans le cadre d’un ouvrage collectif publié chez Zonaires : « Portraits inattendus II ».
Nous la reproduisons avec l’aimable autorisation des  ditions ZONAIRES.

Décor : scène fond noir, deux chaises. Sur l’une est assis un homme très corpulent, en costume bleu ciel et large nœud papillon grenat. L’autre est vide. En retrait, un piano avec en face un pianiste sur son tabouret. Un troisième personnage arrive, il s’installe sur le siège vacant. C’est probablement un journaliste : des micros sont installés. Considérant tour à tour le pianiste et l’homme au costume bleu, il se tourne vers ce dernier et commence ainsi :

« Vous vous êtes donné le mot ?

— Vous ne croyez pas si bien dire, c’est à moi que je me le suis donné. Pendant longtemps on m’a prêté des propos, après on m’enlevait les mots de la bouche, alors j’en ai eu assez, j’ai voulu prendre la parole, avoir mon mot à dire. On n’est jamais mieux servi que par soi-même... N’allez surtout pas écouter mon chien, et c’est pourtant quelqu’un mon chien, s’il vous dit qu’il ne me manque que la parole.

Il prend un air inquiet.

Cela dit depuis quelque temps, je dois bien reconnaître que les mots me manquent. Certains ont même dit que ma voix était un peu éteinte. Ma parole... J’en suis resté coi... Et quand y’a plus de mots... la messe est dite...

— Ici, nous avons tout notre temps pour vous donner la parole. Alors, vous êtes belge ou français ?

— Je suis n  à Mouscron, Outre-Quiévrain, mais toute ma famille est française.

J’ai passé mon enfance à Tourcoing en revenant souvent du côté belge, qui est à 5 kilomètres. Du reste, si je marche les pieds écartés, c’est parce que j’ai eu longtemps un pied en France, un autre sur le plat pays, tout en fuyant les platitudes. Car on peut tout dire de moi, absolument tout, mais que je sois plat, ce serait un peu gros !

Considérant sa carrure :

Oui, je suis gros, tranchons le mot !  vacuons le problème ! Personne ne s’en est jamais plaint !

Un jour après le spectacle, une dame dit à son petit garçon : Va voir le monsieur et demande-lui un autographe.

Mais le petit avait peur du gros monsieur... J’étais pourtant vidé.

La Maman lui dit : N’aie pas peur, il est gentil tout plein !

Ça m’a regonflé !

— Et ce goût des mots, ça vous vient d’où ?

— Sans doute de ma mère, qui adorait faire des calembours. Quand il s’agissait de faire des jeux de mots, jamais ma mère ne se serait ...

— ...démontée ?

Le journaliste prend un air goguenard.

Mais le gros monsieur poursuit, impassible.

Un jour que Pivot m’interrogeait, je lui ai avoué que je ne prisais pas tellement les jeux de mots pour eux-mêmes, mais que je m’inspirais surtout des malentendus que le langage peut provoquer ; il a eu l’air très étonné, il se sentait floué... C’est vrai que j’ai été d’une certaine mauvaise foi ce soir-là. Sans les jeux de mots, les doubles-sens, les allusions, il ne resterait pas grand-chose de mes sketches.

La vie est faite de mots : d’abord les mots d’enfant, puis les mots d’excuse, les mots doux, les mots pour ne rien dire, les demi-mots, les mots maladroits, les mots qui dépassent la pensée, et le mot de la fin, qui est souvent le mot de trop...

Les mots sont parfois fragiles, cassants : ça fait des bris de mots... des mots vaches qui rendent chèvre, des mots très frais, ou d’autres plus raffinés ; il y a même des mots bleus ! Bref, ce n’est pas parce qu’on est sur un plateau qu’on va en faire tout un fromage.

— Et vous avez aussi hérité de votre maman un tempérament d’artiste, elle était musicienne, me semble-t-il.

— Mes deux parents étaient musiciens. Mon père jouait du piano, et de l’orgue d’église à Roubaix — et d’ailleurs quand j’entends Toccata et fugue de Bach, cela me renvoie toujours instantanément à mon père...

Du piano retentissent aussitôt les sempiternelles premières mesures en Ré mineur de Johann Sebastian.

...Ma mère jouait de la mandoline et du violon, c’est plus doux.

J’avais aussi un oncle, abbé à Saint-Sulpice, qui adorait la musique et jouait de multiples instruments. Il habitait au-dessus de la nef et il n’était pas rare que l’office soit perturbé par ses gammes. Un enfant de chœur montait alors pour prévenir mon oncle. Celui-ci s’excusait puis quelques minutes après, il se mettait à jouer d’un autre instrument ! Un tonton au-dessus en somme ! C’est sûrement sous son influence que je me suis mis plus tard à collectionner guitares, trombones, bandonéons, etc.

Comme vous le voyez, je baignais dans la musique. Avec mes cinq frères et sœurs, nous avions coutume d’écouter les mélodies du moment, que ma mère reprenait. C’étaient des notes pour toute la portée ! Et quand on lui demandait de jouer quelque chose, là non plus, ma mère ne se faisait jamais tirer l’oreille.

Moi-même, sans être un virtuose, j’ai toujours été attiré par la musique. Elle fournit un parfait contrepoint aux débordements du saltimbanque, parfois douteux. Le comique du clown dégouline, il faut le rattraper, le rehausser !

Et puis, si je n'avais pas appris un peu de clarinette, je n'aurais jamais vécu ce qui reste pour moi l'un de mes meilleurs souvenirs, à la fois de musique et d'amitié : avoir tapé un bœuf des *Copains d'abord* dans l'une de vos radioscopies avec Brassens et les compagnons de la chanson ; Lino Ventura était là aussi, il ne faisait pas de musique, mais il était le maillon fort de ces belles amitiés.

— Les mots, la musique, le music-hall... il y a le cirque aussi, qui n'est jamais très loin avec vous...

— C'est vrai que j'ai besoin d'espace, il me faut certes des instruments de musique, mais aussi, souvent, d'autres accessoires : tout un artisanat de ménestrel, de jongleur. À l'Olympia, j'ai même fait mes adieux sur un tracteur ! Il n'y a guère que les animaux qui manquent au rappel...

...cela dit avec moi, vous avez à la fois les clowns, les musiciens et l'éléphant !

La vie ne tient parfois qu'à un fil, on est obligé de jongler entre les numéros, de dompter le public, tout en lui restant loyal : on emprunte énormément aux arts — et aux mots — du cirque. Et il faut bien rendre à ces arts...

Le pianiste joue aussitôt quelques notes très discordantes. L'homme au costume bleu gonfle ses joues et prend un air penaud.

— Quels sont vos modèles, vos références ?

— Avant d'admirer, j'ai d'abord miré. Ça se passait chez un crémier, aux Halles, bien avant qu'on y creuse un grand trou. Je devais regarder l'intérieur des œufs avec une lampe spéciale, par transparence, et en déduire leur état de fraîcheur. En somme, je n'étais encore qu'un p'tit mireur d'œufs.

Après un léger blanc, il fait osciller sa main, paume vers le bas, geste laissant supposer que cette dernière saillie n'est pas non plus du meilleur goût. Il reprend :

Pour en venir à mes maîtres, Alphonse Allais a beaucoup compté.

Le journaliste, citant Allais :

— « J'ai connu bien des filles de joie qui avaient pour père un homme de peine... La mort est un manque de savoir-vivre... C'est quand on serre une femme de trop près qu'elle trouve qu'on va trop loin. »

...C'est vrai que ça pourrait être de vous, tout ça !

L'homme en bleu lève les yeux au ciel, d'un air très dubitatif.

— Il y a Alfred Jarry bien sûr, dont j'ai peut-être hérité les rondeurs d'Ubu. L'univers de Marcel Aymé m'enchanté également : sa légèreté supporte les pires travers de l'humanité ! Enfin, sans qu'il soit véritablement un modèle pour moi j'ai adoré Boris Vian. Savez-vous qu'il avait eu la gentillesse d'écrire pour moi un petit texte très amusant ? On peut le trouver au dos de la pochette du disque *J'en ris, j'en pleure*, tiré du spectacle que je jouais aux Trois Baudets en 1956. Boris Vian, ce n'est pas rien ! Au passage, ça me fait un point commun avec Serge Gainsbourg !

— L'envie de monter sur les planches vous est venue très tôt, n'est-ce pas ?

— Quand les affaires de mon père ont périclité, j'ai été forcé de mettre fin à mes études, et j'en ai conçu depuis une très grande frustration, une soif inextinguible d'apprendre. Comme à la même époque, je me passionnais pour les spectacles de rue, les bateleurs, les cracheurs de feu, les équilibristes, l'idée d'amuser la galerie et d'en faire mon métier, faute de mieux, a fait son chemin.

Plus tard pendant la guerre, en Allemagne, j'ai été conforté dans cette voie quand j'ai compris que je pouvais distraire mes camarades du STO¹, en m'accompagnant d'instruments de musique de fortune.

Et à la Libération, j'ai commencé des cours de théâtre, après avoir tâté du mime — c'est le cas de le dire — avec l'immense Marceau.

— Comment avez-vous finalement trouvé votre ton, en quiproquo permanent avec le réel qui déraile et les mots censés le décrire ?

— Il s'est produit un déclic vers le milieu des années 1950, nous étions en tournée à Biarritz avec la troupe de Jacques Fabbri. Un soir, comme j'interrogeai le barman de l'hôtel pour savoir si je pouvais voir la mer, il m'a répondu : Vous n'y pensez pas, elle est démontée ! Je lui ai demandé : Et quand la remontera-t-on ? Il m'a dit : C'est une question de temps.

Ça a démarré comme ça...

Le journaliste, prenant un air inspiré, se pinçant le menton entre le pouce et l'index :

— La mort et l'absurde, c'est pareil pour Raymond Devos ?

(car oui, en effet, il s'agit bien du grand artiste)

— On aurait pu penser que je partirais plus tôt, avec mon embonpoint, mon souffle court et mes vitupérations. J'en entendais qui disaient : Devos ne fera pas d'vieux os !

Maintenant la question ne se pose plus. J'ai le posthume de l'emploi.

Au début c'était tout de même un peu confus pour moi. D'abord les journaux ont écrit : « Raymond Devos s'est éteint », puis plus tard certains évoquaient feu Devos... Je me disais : Faudrait savoir !

La mort n'a rien d'absurde, vous savez. N'importe quel biologiste aujourd'hui vous dirait qu'elle est partie intégrante du cycle de la vie. Ce qui nous semble absurde, c'est la souffrance des enfants, les guerres, c'est travailler toute sa vie à des tâches ingrates ou sans utilité, toutes choses privant la vie de sens. La vie au fond recèle bien plus d'absurde et de douleur que la mort. La mort... Comme disait mon ami Georges, j'espère bien avoir semé quelques fleurs dans les trous de son nez !

¹ Service du travail obligatoire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, contribution à l'effort de guerre imposée par l'occupant, qui conduisit à l'envoi dans les usines d'armement allemandes de centaines de milliers de travailleurs français.

La conscience de la mort, c'est tragique bien sûr pour nous, pauvres humains qui en avons sans doute le triste apanage, mais ce n'est pas absurde. En revanche, les millions d'ambitieux plus ou moins bernés qui s'évertuent à ne pas profiter de la vie, et de tout ce qu'elle a d'aimable, comme ils le pourraient, voilà la colossale absurdité !

Moi, j'ai peut-être un talent pour percevoir l'absurde, pour le faire se décanter du réel : je sens sourdre l'absurde sourdement !

J'évoquais tout à l'heure Bernard Pivot qui s'étonnait que les jeux de mots ne fussent pas ma matière première. Bien sûr que je m'en sers, mais ils s'entremêlent avec des situations absurdes qui leur préexistent. C'est en tressant les deux que je fais mes p'tites ficelles de métier, les cordes de mon art... Au risque de perdre le fil et de ne plus pouvoir joindre les deux bouts !

— Et le non-sens ?

— Là je vous vois vraiment venir ! Mais je ne vous resservirai pas des sens giratoires ni des étages sens dessus dessous. Il est rare de faire rire avec du pur non-sens. Il y a toujours, là aussi, un fil ténu, un je-ne-sais-quoi de subtil, d'impalpable, qui finit par relier deux univers en apparence complètement dissemblables.

Pierre Dac aurait pu dire, en parlant du non-sens, que les choses inconciliables ont ceci de commun que tout les oppose !

Jacques Chancel (car oui, en effet, il s'agit bien de l'homme de télévision des années 1970), nous refait le coup de l'air inspiré et du menton pincé entre le pouce et l'index.

— Et Dieu, dans tout ça ?

L'artiste marque un temps de réflexion.

— Pour être Devos, je n'en suis pas moins homme, et donc l'idée d'une assurance-vie permanente ne m'est pas complètement indifférente. J'ai eu dit que Dieu m'avait rencontré et en avait déduit mon existence. Le contraire reste à démontrer. En tous cas, je ne l'ai jamais croisé dans les loges.

À toutes fins utiles, je pourrais me pencher au-dessous du nuage et, sollicitant la clémence du grand Villon, enjoindre à ceux qui vivent après nous :

Priez Dieu que tous nous veuille absurdes ! »

Le pianiste enchaîne aussitôt, plaquant quelques accords, de ceux qui indiquent la fin des numéros. Fondu au noir.